

A Pithiviers, le "franc" de la bande, c'était Transon, l'aubergiste du Cheval-Blanc ; à Pithiviers-le-Vieux, c'était de Launay, cabaretier, dont la servante, ancienne habitante des prisons de Chartres, avait les bonnes grâces d'un sous-lieutenant estimé dans la bande, Berri-chon-Belhomme.

A ses heures perdues, le cabaretier de Pithiviers frottait des liards avec du mercure pour en faire des pièces de douze sous. Si le mercure lui manquait, cet ingénieux industriel frottait un liard sur une pierre à fusil, jusqu'à ce qu'il en eût fait une pièce de six liards.

Pierre Mongendre, vigneron et marchand de pommes à Achères, était un des "francs" les plus utiles à la bande. C'est à lui qu'on s'adressait ordinairement pour la vente des chevaux, vaches et moutons volés.

A Chartres même, la bande avait son "franc," l'aubergiste et restaurateur Doublet. Cet homme, un des plus utiles à l'association, avait des accointances à la commune de Chartres, et se chargeait de procurer des passe-ports, mais seulement dans des cas difficiles, ou lorsqu'il s'agissait d'aller faire à Paris quelque grande vente, sur laquelle il prélevait largement sa part.

La bande avait aussi ses "franches."

La maison de la mère Renaudin, à Apreux, était une des plus fréquentées par les bandits. Ils y étaient reçus à toute heure, choyés avec une véritable tendresse. La reconnaissance des routeurs de plaine avait baptisé la mère Renaudin du surnom de la "Bonne-mère-d'Apreux." La maison respirait la misère en apparence : mais la cave était amplement garnie, et un grenier bien clos renfermait des quantités énormes de linge et d'effets déposés par les voleurs. Un coffre contenait des sommes considérables en louis, en écus, en sous et en liards, le tout divisé par paquets, avec marques : c'était la tirelire de la bande.

La mère Tiger, à Baudreville, avait disposé sa cave de façon à recevoir une quinzaine de brigands, sans qu'on pût les trouver, si la gendarmerie faisait une descente à l'improviste. Les cloisons s'y repliaient de la façon la plus naturelle : la maison Tiger était machinée comme un théâtre.

Telle était la bande qui, à des époques fixes, était représentée par ses chefs et ses délégués, au chef-lieu de département, à la Muette.

La grande loge de la Muette, véritable capitale des voleurs, était une sorte de grand appentis en planches, à montants

de pierre tendre, qui pouvait contenir une soixantaine de personnes. C'était la salle du conseil, lors des grandes assemblées des brigands ; les chefs seuls avaient le droit d'y entrer, et les "gaffres," ou sentinelles, placées à tous les aboutissants du rond-point, avaient ordre de tuer tout voleur, même connu, qui chercherait à forcer la consigne sans mot de passe. C'était là qu'on exposait et qu'on discutait les plans des grandes opérations, dont l'exécution demandait le secret.

C'était là aussi que se contractaient les mariages, au temps de Fleur-d'Épine. Car, sous le règne du Beau-François, la discipline s'était singulièrement détendue et on se mariait comme on délibérait, un peu partout et sans grand appareil.

Fleur-d'Épine avait tenu à conserver les vieilles traditions de Poulailleur, et de son temps, on ne pouvait se marier que du consentement du chef de la compagnie. Le divorce était même inconnu alors et la séparation de corps était seule autorisée pour motifs graves. Celui des deux conjoints qui, examen fait des discussions survenues dans le ménage, était jugé avoir provoqué la rupture, recevait, sous les yeux du chef, un certain nombre de coups de bâton.

La révolution avait eu son contre-coup dans la troupe, et avait changé tout cela. Le divorce était devenu, dans les bois d'Orgères, comme dans le reste de la France, une institution légale, et une hideuse promiscuité s'était établie dans la bande du Beau-François.

Ce n'était pas là le seul effet de la révolution sur les institutions et sur le personnel des chauffeurs d'Orgères.

Les distributions de pain, faites en 1793 par la commune de Paris, avaient attiré dans la capitale cent cinquante mille gens sans aveu, fainéants de toute espèce, malingres, pillards. Au milieu des désordres politiques, la police était devenue un instrument de gouvernement, et n'avait cure de la sûreté publique. Des avis municipaux engageaient froidement les étrangers à ne sortir que de jour, et les voleurs, tendant des cordes par les rues, attaquaient tout à leur aise les passants, après avoir décroché les réverbères.

Si l'on pense que nous exagérons le mal, qu'on lise les journaux du temps, qu'on parcoure "l'Accusateur public" de Richer-Sérisy, le "Paris" de Peltier, et on verra quels furent, pendant sept années de la république, de 1793 à 1800, l'aspect des rues et l'existence d'un bourgeois paisible de Paris. Qu'on

écoute les extraits suivants des deux feuilles de Peltier et de Richer-Sérisy :

"C'est un spectacle épouvantable de voir à quel degré peut se porter la société humaine, et le génie du mal amonceler parmi nous, durant sept années, plus de crimes que n'en pourrait offrir l'immensité des siècles qui nous ont précédés... Tous ces crimes multipliés sont encore plus effrayants par leur nombre que par le caractère qui les distingue : un enfant de onze ans en égorge un de cinq, et porte au tribunal le calme et l'adresse d'un scélérat consommé ; cet autre enfant appelle ses camarades pour voir son père qui marchait au supplice, et l'injurie sur la charrette ; cette jeune fille presse son amant dans ses bras, et, au moment où elle l'enivre de caresses, elle cherche d'une main la place du cœur pour frapper juste, et y plonge à coups redoublés son poignard ; cette autre noie de ses propres mains l'enfant auquel elle a donné la vie, et se rend, tranquille, à l'Opéra.

"Des monstres revêtus souvent de l'uniforme national, répandus dans toute la France, suspendent les femmes, les enfants, les vieillards sur des brasiers ardents, et, par une gradation lente, leur arrachent la vie au milieu d'inexprimables tortures, moins encore animés, dans leur barbarie, par l'appât du gain, que pour se donner du plaisir.

"Un père, attaché à un poteau, la tête placée sous le sabre, voit sa fille de onze ans exposée sous les yeux à tous les excès d'une brutalité féroce, et expirante au milieu des outrages.

"Trois monstres se présentent à la porte d'une maison : Monsieur ? — Il n'y est pas... mais Madame y est. Ils montent ; peu de temps après, on les voit sortir ; le mari rentre, il trouve sa femme, sa servante, son enfant, un enfant de trois mois ! égorgés, et la tête de cette pauvre petite créature, dans les mouvements convulsifs de la mort, était restée attachée à la mamelle de la mère... Je m'arrête, je sens mon cœur défaillir... S'il en coûte tant à l'âme pour se retracer de pareilles horreurs, combien il est affreux d'en être le témoin ou la victime...

"Comment s'imaginer qu'au sein de Paris, sous les yeux des deux Conseils, sous les yeux du Directoire, quand le cri des victimes retentit de toutes parts, on voit chaque jour, chaque heure, chaque moment les citoyens assassinés avec une impunité sacrilège ?

"Quel humiliant spectacle, lorsque le besoin pressant de conserver sa vie, lorsqu'un sentiment d'indignation devrait s'emparer de tous les cœurs, et chacun